



« Que sont mes amis devenus ... »

Le réseau social d'Aristide Filiatreault, musicien et journaliste

What has become of my friends...

The social network of Aristide Filiatreault musician and journalist

Marie-Thérèse Lefebvre

Number 63, 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/039916ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/039916ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lefebvre, M.-T. (2009). « Que sont mes amis devenus ... » : le réseau social d'Aristide Filiatreault, musicien et journaliste. *Les Cahiers des dix*, (63), 161–173. <https://doi.org/10.7202/039916ar>

Article abstract

Aristide Filiatreault is best remembered as an anticlerical and liberal journalist who ardently fought for a radical revision of the schools and the educational system in Quebec at the end of the 19th century. But he was also musician, a fact seldom acknowledged. In 1913, at the end of his life, he published a series of articles in the newspaper *La Presse*, in which he evokes the musical milieu of his time. An analysis of these documents enabled us to reconstruct Filiatreault's social network, highlighting many key figures who either directly took part in or supported many of the polemics of this era.

« Que sont mes amis devenus ... »

Le réseau social d'Aristide Filiatreault, musicien et journaliste

PAR MARIE-THÉRÈSE LEFEBVRE

Aristide Filiatreault¹ (1851-1913) est un personnage fascinant, un journaliste franc-tireur qui appartient à la lignée des Dessauls, Doutré, Buies, Fournier, Asselin et Harvey. Une sorte de chevalier, galopant, épée tendue vers l'ennemi : le puissant et arrogant milieu clérical dictant ses lois sur « un petit peuple serré de près à ses soutanes² ». Telle est l'image qui m'en était restée lorsque, adolescente, je lus ce brûlot, *Les ruines cléricales*, que mon père avait pris soin de bien dissimuler dans sa bibliothèque. Je n'en saisissais alors que des bribes. Ce n'est que beaucoup plus tard que, découvrant les travaux de Jean-Paul Bernard³, de Philippe Sylvain⁴, puis d'Yvan Lamonde⁵, je me suis intéressée à l'histoire du libéralisme au Québec. C'était au moment où je concevais mes premiers cours sur l'histoire musicale du Québec, dans la perspective de renouveler le regard qui était jusque-là posé sur ce tournant de siècle (entre 1879 et 1919). En contrepartie de l'esprit conservateur qui dominait le milieu musical, y avait-il eu, me

-
1. Nous avons uniformisé l'orthographe du nom de famille qui varie selon les sources (avec ou sans « e »). Certaines personnalités citées dans cet article n'ont pu être identifiées.
 2. En référence au texte du *Refus Global*.
 3. JEAN-PAUL BERNARD, *Les Rouges : libéralisme, nationalisme et anticléricalisme au milieu du XIX^e siècle*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1971.
 4. PHILIPPE SYLVAIN, « Un adversaire irréductible du clergé canadien-français au dix-neuvième siècle : Joseph Doutré », *Les Cahiers des Dix*, n° 41 (1976), p. 109-125.
 5. YVAN LAMONDE, dir., *Combats libéraux au tournant du XX^e siècle*, Montréal, Fides, 1995.

demandais-je, des musiciens, interprètes et compositeurs, qui prônaient une ouverture vers des institutions musicales laïques et gratuites (sur le modèle du Conservatoire de Paris) et vers une création plus individuelle et moins respectueuse des règles strictes de l'écriture ? Existait-il des musiciens qui appuyaient ce courant de pensée libéral ? Autrement dit, y avait-il à cette époque des musiciens qui partageaient l'idéal de ces combats libéraux ?

C'est alors que me revint à la mémoire mon vaillant chevalier. Car, outre ses prises de position radicales⁶ publiées dans le *Canada-Revue* qui lui valurent un procès contre l'évêque de Montréal et la fin de sa carrière journalistique avec la faillite de sa dernière revue *Le Réveil*, et ce, malgré le soutien que lui offraient Louis Fréchette⁷, Arthur Globensky⁸ et Calixte Lebeuf⁹, Aristide Filiatreault était également un musicien. Sa carrière oscillait entre le journalisme d'opinion et la musique. N'avait-il pas fondé en 1881 l'une des premières revues consacrée à la musique, *L'Album musical*, dont il confia la rédaction à Charles Labelle ? Il invite également Gustave Smith à signer, dans cette même revue, une série de 13 articles sur « Le mouvement musical au Canada »¹⁰ et édite plusieurs partitions de compositeurs canadiens. Après un séjour de quelques années à Toronto, il revient à Montréal et fonde en 1889 *Le Canada artistique* dans lequel il publie des articles de son ami, le compositeur Calixa Lavallée¹¹ et des poèmes de Rémi Tremblay¹², un écrivain qu'il connaît depuis plusieurs années. Il participe aussi à des chorales

6. JEAN DE BONVILLE, « La liberté de presse à la fin du XIX^e siècle : le cas de *Canada-Revue* », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 31/4, 1978, 501-523.

7. Louis Fréchette (1839-1908), avocat et homme de lettres, premier lauréat de l'Académie française d'origine canadienne.

8. Arthur Globensky (1850-1925), étudie au Collège de Montréal et Sainte-Marie, avocat et juge de la Cour supérieure du Québec.

9. Calixte Lebeuf (1850-1930), étudie au Séminaire de Sainte-Thérèse, avocat et juge à la Cour de Circuit.

10. GUSTAVE SMITH, « Du mouvement musical au Canada », *L'Album musical*, décembre 1881 à décembre 1882. Né à Londres en 1826, il étudie au Conservatoire national de Paris et prend les armes en 1848 sous la bannière républicaine. Il s'installe à Montréal en 1857 et publie dans *Le Pays* en 1862 une série de huit articles sur l'enseignement de la musique. Avec son beau-père Louis-Xavier Leprohon dont il avait épousé la fille, il dirige en 1883-1884 la revue *Les Beaux-Arts* qu'avait fondée Adélarde-Joseph Boucher. En 1868, il s'établit à Ottawa où il décède en 1896.

11. Compositeur de l'hymne national canadien, Calixa Lavallée naît à Verchères en 1842. Il s'exile aux États-Unis où il devient président du Music Teachers' National Association. Il meurt à Boston en 1891.

12. Aristide Filiatreault achète en 1881 le journal satirique d'Hector Berthelot *Le Canard* qu'il dirige d'abord avec Rémi Tremblay (1847-1926), puis avec Joseph A. Rodier (1852-1910) et enfin avec Charles Labelle. Il vend le journal à Honoré Beaugrand en 1885. Il édite en 1883 un recueil de Rémi Tremblay, *Caprices poétiques et chansons satiriques*.

et fréquente de nombreux musiciens sympathiques à sa cause. C'est ce que nous apprend la notice nécrologique que lui consacre le journal *The Gazette* au lendemain de son décès, le 5 décembre 1913 : « The late Mr Aristide Filiatreault was a fine musician, church music being his particular penchant, and his rich deep voice was familiarly known in a great many of the catholic church choirs of the city. »

Ses biographes¹³ mentionnent qu'il aurait écrit à la fin de sa vie une série d'articles dans lesquels il évoque, avec nostalgie, sa jeunesse et ses amitiés. Nous avons retrouvé sept articles publiés quelques mois avant sa mort en 1913 dans le journal *La Presse*¹⁴. L'analyse que nous proposons de ces documents permet de reconstituer le réseau de sociabilité de ce journaliste haut en couleur et fait ressortir les noms de plusieurs personnalités qui, de manière plus discrète peut-être, ont participé aux polémiques de cette fin de siècle.

Après la faillite du *Réveil* en 1901, Filiatreault semble se retirer de la vie publique. Selon Brassard et Hamelin, il aurait continué de gagner sa vie comme contremaître de nuit dans différents édifices à journaux. On aurait espéré retracer sa présence lors de la bataille autour de la fondation d'un Lycée pour jeunes filles en 1902 ou encore que son ami, le bouillant Godfroy Langlois¹⁵, le gagne à sa cause lorsque celui-ci fonde le journal *Le Pays* en 1910, mais il faut croire que le journaliste avait décidé battre en retraite, du moins, jusqu'à la publication en 1912 de son opuscule *Mes étrennes : la hache versus la bêche*, dernier soubresaut du combattant où, selon ses biographes, il règle ses comptes avec le clergé. Durant cette période et jusqu'à son décès, les seuls liens de sociabilité qu'il semble maintenir sont reliés aux activités musicales de la chorale Saint-Louis-de-France que son ami Charles Labelle avait fondée en 1891¹⁶.

-
13. MICHÈLE BRASSARD ET JEAN HAMELIN, « Aristide Filiatreault », *Dictionnaire biographique du Canada*. www.biographi.ca
 14. Sous les titres suivants : « Mme Jehin-Prume », 25 janvier ; « Frédéric Lefebvre », 3 mai ; « Charles Lavallée », 19 juillet ; « Louis-Joseph Lajoie », 26 juillet ; « Ludger-L. Maillet », 9 août ; « Ernest Lavigne », 8 novembre ; « Léandre Coyteux-Prévost », 13 décembre (publication posthume). Aristide Filiatreault est décédé le 4 décembre 1913.
 15. Godfroy Langlois (1866-1928) étudie au séminaire de Sainte-Thérèse et au Collège Saint-Laurent avant d'entreprendre des études en droit. Il fait sa cléricature au bureau de Raymond Préfontaine et entre au cabinet de Toussaint-Antoine-Rodolphe Laflamme qui lui conseille de faire plutôt du journalisme. Il devient alors journaliste à *La Patrie* et fonde parallèlement *L'Écho des Deux-Montagnes*, un journal allié du *Canada-Revue* que dirige Filiatreault. Il fut aussi député de Montréal-Saint-Louis à l'Assemblée législative entre 1904 et 1914 et devint ensuite le premier Agent général du Québec à Bruxelles.
 16. Nous avons évoqué les circonstances de la création de cette chorale dans notre article sur Guillaume Couture, *Les Cahiers des Dix*, n° 58 (2004), particulièrement aux pages 58 à 61.

Autrement, et ayant perdu à cette époque plusieurs de ses camarades¹⁷, il vit isolé et se réfugie dans les souvenirs des jours heureux d'antan. On trouve d'ailleurs la trace de cette nostalgie dès 1910 dans la publication de *Contes, Anecdotes et Récits canadiens, dans le langage du terroir*, où, puisant dans ses souvenirs personnels, il raconte quelques brèves histoires en s'inspirant d'anecdotes dont plusieurs se situent dans son village natal, à Sainte-Thérèse, tout en s'excusant, en préambule, du retard de la parution de ce livre dû à « neuf longues semaines de maladie sérieuse soufferte sans aucune résignation mais en rageant tout le temps », autre signe de son caractère vindicatif.

Ainsi, dans le chapitre intitulé « Le beu à Napoléon » parle-t-il de son ami Napoléon C., d'abord typographe à l'atelier de son cousin Trefflé Berthiaume avant d'entreprendre des études en droit, et d'Alfred Rochon, collègue durant ses études au séminaire de Sainte-Thérèse, avocat et maire de Hull de 1886 à 1889, puis juge à partir de 1901. Ou encore, dans « Les punaises du Canada » il nous apprend qu'il vit en pension, rue Saint-Dominique, avec Oscar Lavigne, polisseur de pianos.

Dans « Le batte-feu à Ponce Pilate », il évoque la présence de son ami Olaüs Thérien, ancien du séminaire de Sainte-Thérèse, avocat et député de Montcalm aux Communes entre 1887 et 1891. Et dans le texte « Aux premiers jours de la téléphonie », il pense à ses amis « Arthur Buies qui était rédacteur du *Pays* avec Napoléon Aubin et Auguste Achintre » et à Napoléon Bienvenu « qui devait prendre plus tard la direction du *National* ».

Beaucoup moins anodins sont, par contre, les souvenirs qu'il publie en 1913 au journal *La Presse* qui nous révèlent, de manière plus familière, la vie intime de ces jeunes « rouges », futurs avocats et musiciens – dont plusieurs gravitent autour de Joseph Doutre¹⁸ – en ces temps de turbulences qui ébranlent le milieu clérical¹⁹.

17. Entre autres, Calixa Lavallée meurt en 1891, Arthur Buies en 1901, Charles Labelle en 1903, Honoré Beaugrand en 1906, Ernest Lavigne en 1909.

18. Dans la biographie qu'il lui consacre (*Dictionnaire biographique du Canada*), Philippe Sylvain le qualifie « d'adversaire le plus résolu qu'ait connu l'Église au Québec durant la deuxième moitié du XIX^e siècle ». Après ses études classiques au petit séminaire de Montréal, Joseph Doutre (1825-1886) s'inscrit en droit et devient l'un des membres les plus influents de l'Institut canadien de Montréal. Ses textes anticléricaux qui paraissent dans *L'Avenir* à partir de 1850 donnent le ton aux débats qui alimenteront par la suite la presse radicale. Brillant avocat, il s'associa à Rodolphe Laflamme pour se porter à la défense de l'imprimeur Joseph Guibord, membre de l'Institut canadien décédé le 18 novembre 1869, à qui le clergé refusa une sépulture catholique.

19. Dès 1873, Louis-Antoine Dessauls publiait *La grande guerre ecclésiastique*. Plusieurs de ces turbulences sont présentées de manière chronologique et analysées par un membre du clergé anonyme qui en fait rapport dans son *Étude sur le mal révolutionnaire en Canada*, Paris, Plon,

Essayons de comprendre le cheminement de Filiatreault qui le conduit à s'insérer dans le milieu musical. Son père, le notaire Paul Filiatreault, est maître de chapelle à l'église de Sainte-Thérèse. C'est lui qui choisit et dirige le répertoire religieux durant l'office du dimanche. Excommunié par M^{gr} Ignace Bourget pour avoir défendu et gagné la cause du curé de la paroisse, Charles-Joseph Ducharme, qui réclamait le remboursement d'un prêt fait à l'évêque de Montréal, le notaire, humilié, meurt prématurément à l'âge de 40 ans, laissant son jeune fils aux prises avec les séquelles de cette exclusion publique du milieu catholique. Aristide, dont on peut supposer qu'il a connu ses premières expériences musicales en participant à la chorale de son père, quitte donc le village vers l'âge de 15 ans. Après une brève expérience de typographe au journal *Le Pays*, il séjourne plus ou moins longtemps à Terre-Neuve, puis au Montana, aux États-Unis. Il revient à Montréal vers 1875 et se joint à la chorale de l'église Saint-Jacques dont Calixa Lavallée, à peine revenu d'un séjour d'étude à Paris, vient d'obtenir la direction. Laurent-Olivier David²⁰, lui-même un ancien du séminaire Sainte-Thérèse, raconte ainsi les circonstances de cette rencontre :

Un jour, lorsqu'il était maître de chapelle à Saint-Jacques, Calixa Lavallée remarqua dans le chœur de chant un jeune homme dont l'extérieur et la voix le frappèrent. C'était M. Aristide Filiatreault. La messe finie, il l'aborda et lui demanda d'aller chez lui. M. Filiatreault se rendit à son appel et il était à peine rentré dans la maison que Lavallée lui disait en se mettant au piano :

– Allons, chantez-moi ce que vous savez le mieux.

M. Filiatreault se mit à chanter et il chantait de son mieux depuis longtemps lorsque Lavallée l'arrêta pour lui dire :

– Eh bien, vous chantez comme un sauvage.

– Vous ne direz toujours pas, dit Filiatreault, que je n'ai pas de voix.

– Oui, reprit Lavallée, une bonne voix pour crier « au feu ». Mais, tout de même, il faut que vous appreniez à chanter, vous avez de l'étoffe dans la voix²¹.

1882 (quoique la date inscrite à la fin de ce rapport est janvier-juin 1884). Rappelons qu'à peine trois ans après la parution des *Ruines cléricales* (1893), d'autres publications interrogent le fonctionnement malsain de ce milieu, telles la brochure de Laurent-Olivier David publiée en 1896, *Le clergé canadien : sa mission, son œuvre*, ou encore cette propagande anticléricale produite de manière anonyme en 1896 et intitulée *Les hommes noirs*.

20. Laurent-Olivier David (1840-1926), avocat, journaliste et homme politique. Fervent nationaliste, il publie une série de portraits de personnalités canadiennes-françaises qu'il offre en exemple de vertu et de patriotisme, parmi lesquelles la chanteuse Emme Albani et Calixa Lavallée.

21. LAURENT-OLIVIER DAVID, « Calixa Lavallée », *La Presse*, 9 novembre 1912.

C'est ainsi que Filiatreault entra dans le cercle social de Lavallée²². Il fait la connaissance du violoniste Frantz Jehin-Prume²³ et de son épouse, la soprano Rosita Del Vecchio²⁴ avec lesquels Lavallée se produisait régulièrement en concert. Il se qualifie pour participer à la chorale que vient de fonder Lavallée et qui accompagne le drame lyrique *Jeanne d'Arc* de Gounod qu'il produit en 1877 dans le but de recueillir des fonds pour fonder un éventuel Conservatoire de musique sur le modèle de celui de Paris. Dans la biographie qu'il consacre à Mme Frantz Jehin-Prume qui tenait le premier rôle, accompagnée du ténor Tancred Trudel²⁵, et « dont le souvenir restera inoubliable et éternel », Aristide Filiatreault raconte les péripéties de cette production et nomme les principaux musiciens qui en firent partie²⁶. Plusieurs deviendront par la suite des amis. Il mentionne, entre autres, les violonistes Jehin-Prume et Jean-Alfred Duquette²⁷, Auguste Lavallée (père de Calixa) au violoncelle, Charles Lavallée (frère de Calixa) aux pistons, et Charles Labelle « qui jouait la cloche dans les coulisses sur une barre en acier suspendue au plafond ».

Rappelons ici que Charles Labelle²⁸ avait épousé quelques années auparavant (le 5 juin 1872) Marie-Louise Derome, la fille de Léon Derome²⁹, mécène de

-
22. Aristide Filiatreault a manifesté sa reconnaissance envers ce geste de Lavallée dans *Le Canada artistique*, en avril 1890, en publiant le portrait du musicien avec ce commentaire : « Un sentiment de gratitude me pousse à publier ce portrait de notre éminent compatriote parce que, à une époque critique de mon existence, j'ai trouvé chez Lavallée un cœur d'or et la main toujours ouverte et au service de ses amis ».
 23. Frantz Jehin-Prume (1839-1899), violoniste belge de grande réputation, il s'installe à Montréal en 1870.
 24. Rosita del Vecchio (1846-1881), chanteuse et tragédienne fort appréciée, elle fut surnommée la Sarah Bernhardt du Canada.
 25. Tancred Trudel, médecin et ténor amateur, il écrit quelques articles sur les musiciens Charles A.E. Harris et Ernest Lavigne dans *Le Canada artistique*. Il interprète une œuvre de Charles Labelle aux funérailles du curé Antoine Labelle.
 26. ARISTIDE FILIATREULT, « Mme Frantz Jehin-Prume », *La Presse*, 25 janvier 1913. Voir aussi : MIREILLE BARRIÈRE, *Calixa Lavallée*, Montréal, Lidec, collection Collection Célébrités, 1999, p. 16-24.
 27. Jean-Alfred Duquette (1853-1902), violoniste, il épouse en 1878 la pianiste et chanteuse Cordélia Lavallée (vers 1847-1920), sœur de Calixa. Leur fille Blanche épousera le critique Gustave Comte.
 28. Charles Labelle (1849-1903) étudie au petit séminaire de Montréal et y est également organiste. Il poursuit des études en droit et exerce sa profession jusque vers 1887. Il fonde la Société philharmonique canadienne-française en 1889 avec l'aide financière de deux avocats, Henri-Césaire Saint-Pierre et Rodolphe Laflamme. Ce dernier défendra Aristide Filiatreault dans la cause du *Canada-Review*.
 29. On connaît peu de chose sur Léon Derome. Sa seconde fille, Caroline, épousera en 1884 J. Rosario Bourdon. Ils auront deux enfants : le violoncelliste Joseph-Charles-Rosario et

Lavallée, qui avait accepté de financer la production de *Jeanne d'Arc*. Parmi les choristes, Aristide remarque la jeune Octavie Desmarais³⁰, originaire de Verchères (village qui a vu naître Calixa Lavallée), qu'il épouse durant les représentations de l'œuvre de Gounod, le 24 novembre 1877.

Dans ce même article, Filiatreault mentionne également que Rosita Del Vecchio devait tenir le rôle principal dans une autre œuvre de Gounod, *Philémon et Baucis*, avec le ténor Tancredè Trudel et la basse Frédéric Lefebvre, « mon vieil ami, impossible à remplacer ou même à refaire quant à la voix et au physique », mais, ajoute-t-il, la jeune diva était déjà très malade (elle meurt quelque temps après). La production fut annulée.

Il termine par la description des funérailles de Rosita Del Vecchio, décédée en février 1881 à l'âge de 35 ans. Un service grandiose avec un chœur de 300 voix sous la direction de Charles Labelle et du D^r Salluste Duval³¹ à l'orgue « qui était sorti de sa carapace d'algébriste pour rentrer dans celle du musicien qui faisait pleurer son instrument ». À l'Offertoire, Ernest Lavigne³² dirige l'harmonie La Bande de la Cité dans une marche funèbre de Beethoven, au grand dam de M^{sr} Édouard-Charles Fabre qui avait prohibé la présence d'instruments de musique dans les cérémonies religieuses. En colère, le curé Léon Sentenne se retire dans la sacristie et, écrit Aristide, « ce fut toute une histoire que de ramener. On y réussit, mais Lavigne avait fait exécuter toute la marche ». Dans le récit de cet

l'impresario Louis-Honoré. Suite à leur séparation, Caroline épouse le violoncelliste belge Jean-Baptiste Dubois dont elle aura un fils, Jules.

30. Octavie Desmarais (1856-1940) fournira plusieurs documents d'archives lors de la publication en 1933 d'un numéro spécial de la revue *Passe-Temps* consacré à Calixa Lavallée. Malheureusement, les descendants de la famille Filiatreault, et leurs archives, demeurent introuvables.
31. Salluste Duval (1852-1917), fait ses premières études au séminaire de Sainte-Thérèse durant lesquelles il s'intéresse au fonctionnement mécanique de l'orgue. Il s'intéresse également à la musique dont il apprend les fondements théoriques, ce qui lui permet d'enseigner durant deux ans la musique vocale et instrumentale au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Il se lie d'amitié avec les frères Samuel et Claver Casavant, facteurs d'orgue de Saint-Hyacinthe, et sera titulaire de l'orgue de l'église Saint-Jacques durant plus de quarante ans. Il termine également ses études à la Faculté de médecine à Montréal et y enseignera jusqu'à sa mort. Il sera en plus professeur de mécanique appliquée à l'École Polytechnique et professeur de mathématiques à l'École normale Jacques-Cartier. Un véritable surdoué.
32. Ernest Lavigne (1851-1909), cornettiste, chef de musique, compositeur et éditeur, il étudie au Collège de Terrebonne et, après un long séjour en Europe et aux États-Unis, il se fixe à Montréal en 1876 et prend la direction de l'harmonie La Bande de la Cité. Il s'associe à l'homme d'affaires Louis-Joseph Lajoie et fonde le parc Sohmer en 1891. Il fait venir d'Europe, et particulièrement de Belgique, plusieurs musiciens qui formeront le noyau de l'orchestre du Parc Sohmer.

événement, on se plaît à imaginer le plaisir que semble éprouver Filiatreault à souligner ainsi la colère de cet évêque de Montréal qui lui causera plus tard tant d'ennuis.

Le 3 mai suivant, Aristide Filiatreault publie un article sur « son vieil ami » Frédéric Lefebvre³³, un chanteur au physique impressionnant et à la voix de stentor, né à Saint-Henri en 1842 et fils de Germain Lefebvre, un patriote de 37-38 et de Sophie Gougeon. Durant leurs études, Ludger L. Maillat, David-Tancrède Trudel, Frédéric Lefebvre et Aristide Filiatreault, avaient formé un quatuor vocal et gagnaient quelques sous en chantant aux funérailles dans diverses églises. Après ses études au Collège de Montréal, Frédéric s'inscrit en droit à l'Université McGill et fit sa cléricature à l'étude de Joseph Doure. Il ouvrit un bureau avec Paul Denis, ancien député de Beauharnois, puis avec Ludger L. Maillat, « son alter ego en chant ». Frédéric continua cependant de chanter et reçut une ovation durant les 17 représentations dirigées par Calixa Lavallée, en mai 1878, à Québec et à Montréal de *La Dame Blanche* où il tenait le rôle d'un intendant cupide, avec les chanteurs Charles Labelle, Félix Chartrand, Cordelia Lavallée et Octavie Desmarais-Filiatreault. Il termina sa carrière comme archiviste au Palais de justice de Montréal.

Aristide se rappelle qu'un jour où « la bohème était réunie sous un toit hospitalier, Alphonse Christin, poète, avocat et politicien, récita un poème à son ami de cœur, Frédéric, poème que Tancrède Trudel mis en musique et chanta. Malheureusement, elle n'a jamais été imprimée ». Il se souvient aussi, avec émotion, de la performance de Frédéric aux funérailles de son fils Omer à l'église Saint-Jean-Baptiste³⁴, une perte dont il ne s'est jamais remis. Depuis, écrit Aristide, « mon vieux copain est réfugié au Palais de Justice, compulsant de vieux registres [...] Je le rencontre presque tous les jours au sortir de son bureau. Nous causons quelquefois assez longtemps, nous rappelant de vieux souvenirs et j'entends toujours son rire franc et sonore qui fait encore vibrer les vitres ».

Dans un autre article consacré cette fois à Charles Lavallée³⁵, Filiatreault dresse, en préambule, un portrait des principales personnalités politiques et

33. ARISTIDE FILIATREULT, « Frédéric Lefebvre, un chanteur à la voix puissante », *La Presse*, 3 mai 1913.

34. Né en 1882, Omer Filiatreault, typographe, membre de la Société des Artisans et de l'Alliance nationale, meurt le 13 février 1913 des suites d'une longue maladie. Lors des funérailles, Louis Charbonneau interprète une pièce pour violoncelle et M^{me} J.A. Boucher est à l'orgue. Parmi les nombreux amis qui assistent à la cérémonie, on remarque la présence des musiciens Edmond Archambault, Alphonse Martin et le compositeur Rodolphe Mathieu. « Dernier hommage à Omer Filiatreault » [sic], *La Presse*, 17 février 1913.

35. ARISTIDE FILIATREULT, « Charles Lavallée, cornettiste et luthier », *La Presse*, 19 juillet 1913.

musicales issues du village de Verchères. Il évoque la soprano M^{me} Saint-Louis (née Dansereau), la famille Geoffrion (Aimé, notaire ; Félix, ancien ministre³⁶ ; Christophe-Alphonse, ministre sans portefeuille³⁷), « et il ne faudrait pas oublier Louis-Adélarde Sénécald³⁸, l'un des membres de la puissante trinité dont [Arthur] Dansereau³⁹ incarnait la conception, [Joseph-Adolphe] Chapleau⁴⁰, l'exposition et Sénécald, l'action ». Après quoi, il présente Charles Lavallée⁴¹

dont je fis la connaissance il y a quarante ans [probablement lors de la production de *Jeanne d'Arc*] alors que nous étions tous deux jeunes et beaux. [...] Notre cercle d'amateur avait organisé un concert à Saint-Jean, mais un musicien de l'endroit, un nommé Bédard, préparait lui-même une soirée musicale et il avait débiné tout le monde, à l'exception de la chanteuse de notre cercle, Octavie Desmarais, qu'il avait engagée.

Ce cercle de jeunes bohèmes comprenait Ludger L. Maillet, Frédéric Lefebvre, David-Tancrède Trudel, Jean-Alfred Duquette, Ernest Favreau, Charles Vilbon, Charles Labelle, Alexandre Leblanc, Charles Lavallée et Octavie Desmarais.

Dans son papier du 26 juillet 1913⁴², Filiatreault évoque le décès d'une personnalité importante du monde des affaires : Louis-Joseph Lajoie, né en 1842, comptable originaire de Trois-Rivières et copropriétaire avec Ernest Lavigne, d'un magasin de musique (1881) et du parc Sohmer (1889). Compte-tenu des dépenses importantes que générait le fonctionnement de ce parc, les relations étaient parfois tendues entre ces deux hommes, relations que Filiatreault comparait aux chicanes perpétuelles entre Honoré Mercier et Raphaël Fontaine, membres d'un même bureau à Saint-Hyacinthe. Il se remémore ce lieu d'amusement « devenu

-
36. Félix Geoffrion (1832-1894), notaire et député de Verchères. Dans le *DBC*, son biographe Marcel Caya mentionne qu'il était membre de l'Institut canadien de Montréal durant ses études et demeura associé à l'aile radicale du parti libéral tout en entretenant des relations cordiales avec le clergé. Il faut dire que l'un de ses principaux clients était les Sulpiciens de Montréal.
37. Christophe-Alphonse Geoffrion (1843-1899), avocat, il fit sa cléricature chez Rodolphe Laflamme.
38. Louis-Adélarde Sénécald (1829-1887), né à Verchères, il étudia à Burlington (Vermont) et s'imposa comme homme d'affaires dans le transport maritime et ferroviaire. Député libéral entre 1867 et 1872.
39. Arthur Dansereau (1844-1918), né à Sainte-Thérèse, avocat et journaliste à *La Minerve* et rédacteur politique à *La Presse*.
40. Joseph-Adolphe Chapleau (1840-1878), études au Séminaire de Saint-Hyacinthe, avocat et député conservateur.
41. Charles Lavallée (1850-1924). Formé comme luthier par son père, et cornettiste, il est cofondateur de l'Association protectrice des musiciens (aujourd'hui La Guilde des musiciens) qu'il dirige de 1905 à 1914.
42. ARISTIDE FILIATREULT, « Louis-Joseph Lajoie », *La Presse*, 26 juillet 1913.

une école populaire où tout le monde se trouvait sur un pied d'égalité » car le public qui le fréquentait venait de toutes les classes sociales. Il se rappelle des réunions amicales dans le bureau de Lajoie auxquelles participaient Raymond Préfontaine⁴³, le juge Joseph-Éméry Robidoux⁴⁴, l'honorable Charles Langelier⁴⁵, Louis Fréchette et Henri-Benjamin Rainville⁴⁶.

Le 9 août suivant, Aristide présente Ludger-L. Mailliet⁴⁷, chanteur autodidacte « qui remuait les foules lorsqu'il se mettait à chanter ». Il excellait particulièrement dans le répertoire des chants patriotiques. Il se remémore un concert où il entendit le ténor Mailliet, François Lavoie, baryton et Henri-Césaire Saint-Pierre⁴⁸, basse, dans un trio de Guillaume Tell de Rossini. « Chose étonnante, ces trois hommes qui connaissaient à peine les premiers éléments de la musique, nuançaient et phrasaient tout comme s'ils eussent été des artistes de carrière ». Né à Montréal en 1845, Mailliet fit ses premières études au Collège de Montréal, compléta un diplôme en droit et fit sa cléricature à l'étude de Joseph Doutre. Admis au Barreau en 1866, il ouvre un bureau avec Frédéric Lefebvre et exerce sa profession jusqu'à son décès en 1889. Il avait épousé la fille de l'entrepreneur A. Larose, Sarah, et laissa dans le deuil 8 jeunes enfants, dont le célèbre dentiste, Gaston, père de Roger Mailliet, fondateur en 1920 du journal *Le Matin*, puis du *Petit Journal* en 1926.

L'article du 8 novembre 1913 est consacré à Ernest Lavigne⁴⁹, qui, grâce à ses concerts au Parc Sohmer, a formé le goût du public pour la musique. Il présente un portrait vivant de cet homme affable et séducteur, compositeur et chef d'orchestre, qui mourut le 13 janvier 1909 et dont il raconte en détail les funérailles dirigées par Guillaume Couture.

43. Raymond Préfontaine (1850-1905), avocat et maire de Montréal de 1898 à 1902.

44. Joseph-Éméry Robidoux (1843-1929), études aux collèges de Montréal et Sainte-Marie. Avocat associé à l'étude d'Amédée Geoffrion. Député libéral de Châteauguay, il fut nommé juge en 1900.

45. Charles Langelier (1850-1920), études au Séminaire de Saint-Hyacinthe, avocat et député libéral de Montmorency, ministre dans le cabinet d'Honoré Mercier.

46. Henri-Benjamin Rainville (1852-1937), avocat, il fit sa cléricature à l'étude de Joseph Doutre.

47. ARISTIDE FILIATREAU, « Ludger-L. Mailliet : ténor robuste », *La Presse*, 9 août 1913.

48. Henri-Césaire Saint-Pierre (1842-1916), criminaliste renommé de Montréal et chanteur de talent, il fonde la chorale du Gesù. Voir : « Silhouettes musicales », *Le Passe-Temps*, 87, 23 juillet 1898.

49. ARISTIDE FILIATREAU, « Ernest Lavigne : artiste et impresario », *La Presse*, 8 novembre 1913.

Publié de manière posthume le 13 décembre 1913⁵⁰, l'article qu'il consacre à Léandre Coyteux-Prévost, dont la carrière s'apparente à celle du docteur Salluste Duval⁵¹, s'inspire, nous dit l'auteur, de celle que venait tout juste de publier Alfred Duclos Decelles⁵² et contient de nombreuses informations sur les années de jeunesse d'Aristide, collègue de Coyteux-Prévost au Collège de Sainte-Thérèse. Ce dernier termine ses quatre années d'études classiques au Collège de Montréal, mais c'est à Sainte-Thérèse qu'il s'initie à la musique, grâce à la fanfare de Collège où il apprend le piston. « C'était un véritable Calixa Lavallée en herbe » écrit Filiatreault.

Parmi les collègues de Coyteux-Prévost⁵³ à la classe de philosophie II en 1867 au Collège de Montréal, Filiatreault se remémore

les médecins Adolphe Lamarche, Séverin Lachapelle⁵⁴, Norbert Fafard⁵⁵ (mort le lendemain où je l'avais rencontré), de Charles Labelle (mort alors qu'il venait de terminer une leçon de chant), Dominique Derome, Messieurs Deschamps et Chevrier (devenus abbés), Téléphore Hamel (aumônier du pénitencier Saint-Vincent-de-Paul), Brault (curé de la paroisse Saint-Vincent-de-Paul). Tous sont morts à l'exception de Charles Christin qui n'était pas un camarade de classe, mais qu'ils avaient adopté.

Puis, dans les dernières lignes de cet article, Aristide Filiatreault livre son ultime souvenir des jours heureux de sa jeunesse :

Parmi eux, quatre mousquetaires médecins : Fafard (Athos), Lachapelle (Porthos), Lamarche (Aramis), Coyteux-Prévost (D'Artagnan). Plus Charles Labelle qui tenait le journal⁵⁶, moi-même, et Christin qui s'occupait des provisions lors des rencontres fraternelles durant un mois au campement sur l'Île Jones, en face de Rigaud, sous huit tentes disposées en demi-cercle.

50. ARISTIDE FILIATREULT, « Le docteur L. Coyteux-Prévost, homme universel », *La Presse*, 13 décembre 1913.

51. Filiatreault précise que Coyteux-Prévost était médecin, chirurgien, musicien, littérateur, journaliste, conférencier, photographe, sportsman, pugiliste.

52. Alfred Duclos Decelles (1843-1925), l'un des fondateurs d'une Société des Dix à Ottawa, il fut chef de la bibliothèque du Parlement de 1885 à 1920.

53. Dans sa notice biographique consacrée à Léandre Coyteux-Prévost, Joseph Marmette fait allusion à une Société des Dix, une société littéraire intime fondée à Ottawa, dont faisait partie Coyteux-Prévost. *L'Écho des Deux-Montagnes*, 15 janvier 1891.

54. Séverin Lachapelle (1851-1913), étudie au Collège de Montréal, il devient hygiéniste et travaille à l'éducation populaire. Il est l'un des pionniers de la pédiatrie.

55. Norbert Fafard, co-fondateur de l'École vétérinaire de Montréal, diplômé en médecine de l'Université Laval en 1879 avec Salluste Duval et Séverin Lachapelle.

56. Il semble malheureusement que ce journal ait disparu.

Tel fut donc le réseau social sur lequel Aristide Filiatreault pouvait compter malgré ses déboires avec le clergé. Républicains, défenseurs des idées libérales, avocats dont plusieurs gravitaient autour du célèbre Joseph Doutre, médecins engagés socialement, musiciens, journalistes et politiciens de gauche, la plupart issus du séminaire de Sainte-Thérèse et du Collège de Montréal, ces amis réunis par un idéal commun, partageaient aussi le plaisir de faire de la musique ensemble. On comprend mieux alors qu'ils aient été, pour la plupart, les principaux collaborateurs des trois revues qu'il dirigea entre 1889 et 1901.

Un autre point, et non le moindre, rassemble les membres de ce réseau. Plusieurs d'entre eux ont beaucoup voyagé, et particulièrement aux États-Unis. Certains s'y sont exilés durant des périodes plus ou moins longues (Lavallée, Tremblay) d'autres y ont fait des séjours prolongés (Fréchette, Filiatreault, Lavigne, Saint-Pierre, entre autres). Héritiers d'une génération qui avait fondé l'Institut canadien de Montréal, leur regard était dirigé vers le Sud, ce Nouveau Monde. Peut-être est-ce là qu'ils ont pu observer, de manière concrète, non seulement le développement d'une culture de masse, mais aussi le fonctionnement institutionnel de la démocratie et de la liberté de presse, l'émergence d'un mouvement de défense de la classe ouvrière et des modèles d'organisation de la vie et de l'industrie musicales. Dans son analyse du catalogue des livres américains que possédait la bibliothèque de l'Institut canadien de Montréal, Yvan Lamonde précise « que ces anciens exilés de 1837-1838, ces tenants de l'annexionnisme et de la réciprocité, tout comme les voyageurs, avaient développé une conscience américaine dont l'historiographie n'a pas encore pris la mesure⁵⁷ ». Comment cette conscience s'est-elle transmise à la génération suivante dont le rêve aura été de transplanter cette vision continentale ? Une étude plus approfondie des textes de ces différents partisans d'Aristide nous permettra éventuellement de mieux cerner cette émergence, à la fin du XIX^e siècle, d'une américanité culturelle.

Pour l'heure, quittons-nous sur les dernières pensées de notre chevalier, cet homme de cœur :

Vous tous, mes amis, lecteurs de *La Presse*, avez remarqué que plus les amitiés d'enfance durent, plus elles se consolident au moyen des souvenirs d'antan, des joies partagées et des douleurs consolées. Quand on est jeune, les impressions sont fugaces. Mais lorsque les neiges couronnent le chef, lorsque l'œil a perdu son éclat, lorsque l'ouïe devient paresseuse, quand la main devient tremblante et la démarche

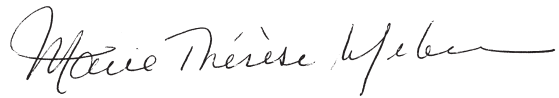
57. YVAN LAMONDE, « La bibliothèque de l'Institut canadien de Montréal (1852-1876) : pour une analyse multidimensionnelle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 41, n° 3, 1988, p. 344. <http://id.erudit.org/iderudit/304582ar>

chancelante, un voile de deuil se répand sur l'esprit et obscurcit l'intellect au souvenir des amis disparus.

Quand la griffe menaçante du Destin s'allonge et vous guette à un détour de la route, les esprits les plus sceptiques deviennent rêveurs et la raison s'égare dans les brumes des nuages, et chacun de nous, les quelques survivants qui se sont connus et estimés, se demande : à quand mon tour ?

Seul dans le silence de mon cabinet, je songe à Prévost ; mon crayon s'arrête pour me remémorer les bons conseils qu'il m'a donnés, en pure perte, hélas ! pour moi. Après la mort de Tancrède Trudel, un autre moi-même, le décès de Coyteux-Prévost est celui qui m'a le plus cruellement affecté. Moi qui ai toujours pris la vie en riant, dans la mauvaise comme dans la bonne fortune, je me sens devenir morose ; non pas que la mort m'effraie, car il y a déjà bien longtemps que j'attends le coup fatal, sachant qu'il est inéluctable. Mais je sens que j'irai un jour rejoindre les chers disparus, et ensemble, dans un séjour lointain, nous nous reverrons et j'espère que nous aurons conservé le souvenir des jours fastes ou même néfastes, de notre existence sur terre. Ce sera la consolation suprême.

Aristide Filiatreault mourut à sa résidence, 492 rue Rachel, le 4 décembre 1913.

A handwritten signature in cursive script, reading "Marie Thérèse Lafleur". The signature is written in dark ink on a white background.